



Le cahier critique • Littérature étrangère



Asli Erdoğan **UN CHANT D'AMOUR**

La romancière et militante turque, désormais réfugiée en Allemagne, a été acquittée en février dernier par un tribunal d'Istanbul. Sa plume, restée un temps silencieuse, nous livre ici un magnifique témoignage, une autobiographie à la force poétique inégalée.

Non contents de persécuter les écrivains qui leur déplaisent, les régimes autoritaires leur jouent un autre mauvais tour en les transformant en symbole. C'est ainsi que le dissident Soljenitsyne fit oublier le grand écrivain Soljenitsyne, dont il procédait pourtant, ou que son compatriote Varlam Chalamov devint pour toujours « l'autre écrivain du goulag » quand sa prose cristalline aurait pu faire de lui le Raymond Carver russe. Ce pourrait être aussi le destin de la très brillante écrivaine turque Asli Erdoğan : emprisonnée en 2016 pour avoir dénoncé les violences infligées à la communauté kurde, menacée d'une condamnation à perpétuité, acquittée en février dernier, Asli Erdoğan nous apparaît aujourd'hui comme une égérie de l'opposition au régime autoritaire dirigé par son homonyme. Quelqu'un dont on promet la cause et dont on tend à oublier la prose. De là, sans doute, la sidération qui viendra au lecteur mal renseigné quand il ouvrira ce *Requiem pour une ville perdue* en croyant y trouver un brûlot portant la colère des intellectuels stambouliotes ! Il y découvrira, habillées en roman, cent quarante pages de pure poésie en prose.

RELIER FEMMES ET VIRGULES

Poésie ! Le mot effraie aujourd'hui. Comme une petite bombe dont le souffle repousserait les lecteurs. Ce serait dommage : comme le savent déjà ceux qui sont passés par son *Bâtiment de pierre*, la poésie enfiévrée d'Asli Erdoğan n'est empesée d'aucune pompe. Ce n'est pas une poésie hermétique pour étudiants portés sur les décryptages post-mallarméens. Pas plus qu'une poésie formaliste qui chercherait à rapprocher littérature et arts plastiques. C'est une poésie personnelle qui ne vous tient pas à distance, mais vous tire à elle par des



métaphores poignantes. Ainsi ces femmes « rangées dans les escaliers. Immobiles, presque pétrifiées, pareilles à des statues qui peuvent à chaque instant basculer. (Seule la pierre, par son immobilité, sa ténacité, sa patience, avait su recueillir l'âme humaine pour la restituer mille ans plus tard.) Avec leurs visages ombrageux qui s'empourprent et s'obscurcissent dans la lumière du soir, telles des virgules arbitrairement placées d'un récit qui à l'éternité se dédie ». Cet extrait dit bien la façon dont, chez Erdoğan, les images s'enfantent les unes les autres. Il dit aussi d'autres constantes de ce *Requiem*

« TES MOTS TRACENT LEUR PROPRE ROUTE COMME DES CAVALIERS GALOPANT À TRAVERS LE DÉSERT »

– les communautés féminines, les jeux de lumière et d'obscurité. Et surtout, cette façon de relier, par leur galbe, femmes et virgules. De ne pas séparer la carte et le territoire mais au contraire de les rapprocher jusqu'à confusion. Ceci est un combat, mais pas celui qu'on attend : comme tout bon poète, Erdoğan se bat contre le pouvoir simplificateur – fascisant, disait Barthes – des mots, et contre les clichés nés de leur usage quotidien : « mots souillés de salive [...], expressions bâclées, bonnes pour un crâne dépouillé ». Mais elle ne le dit pas trop et préfère célébrer la force des mots insufflés de poésie : « Tes mots tracent leur propre route comme des cavaliers galopant à travers le désert, et dans les vents de sable que soulèvent les sabots, tous les signes humains se dispersent au vent. »

Si ce *Requiem* se lit facilement, c'est aussi, tout bêtement, qu'il se décompose en chapitres assez courts, eux-mêmes divisés en entrées souvent brèves. Ces entrées composent une sorte d'autobiographie sensible – cela saute aux yeux lorsque le texte se récapitule à mi-parcours dans un « Curriculum Vitæ pour un mur de prison » nourri d'extraits des pages précédentes et suivantes. Mais il n'est pas nécessaire de le savoir d'emblée pour apprécier l'ouvrage,

de même qu'il n'est pas besoin de connaître le tracé d'un fleuve pour se laisser emporter par son cours.

Cette profusion de chapitres et d'entrées permet à l'auteur de varier les tonalités. La note dominante, donnée dans le premier chapitre par des réécritures de la Genèse et des extraits du *Livre des morts des anciens Égyptiens*, relève de l'invocation sacrée : un requiem est une prière aux défunts. Mais cette note sera modulée par des tournures judiciaires – les anaphores en « *Attendu que* », du chapitre « Manque » : « *Attendu que je suis le corps qui accouche du temps [...]. Attendu que l'enfer est à ma portée.* » Et que dire lorsque, dans une étonnante rupture de ton, le texte refait soudain corps avec la réalité factuelle ? « *Tout a commencé par une blague. Par la réponse à moitié sérieuse que j'ai un jour donnée à une question qui me faisait rire : est-ce que vous parlez de vous dans vos livres ?* » Comme ces phrases simples dissonent, dans cette symphonie de métaphores !

L'EXISTENCE SANS MASQUE

C'est que Asli Erdoğan a atteint son but : nous faire entendre, par sa voix, le chant du monde et de ses vérités essentielles. Avant d'écrire, Asli Erdoğan était physicienne, spécialisée dans le nucléaire, et il semble que la démarche scientifique ait sa part dans sa démarche poétique : « *Opérer l'existence comme un chirurgien, en inciser la peau, et plonger dans ses entrailles, au fond de ses entrailles pour en exhumer l'embryon.* » Ceci est un programme. Erdoğan cherche les mots pour se dire, dire le quartier de Galata, à Istanbul, à travers le temps, ou dire le tourment né du départ d'un homme. Dire tout ce que la langue ordinaire omet ou défigure. Bien entendu, ce programme est voué à l'échec. Les anciens Égyptiens, cités par Erdoğan, le savaient déjà quand ils ont inscrit sur les murs du temple d'Osiris « *Je suis toute chose qui a été et qui sera, et nul à ce jour ne m'a vu sans masque* ». Certes, nul n'a vu l'existence sans masque. Mais au bout de ce *Requiem*, on a le sentiment qu'Asli Erdoğan est parvenue à approcher au plus près son visage.

A.B.



★★★★★
REQUIEM POUR UNE VILLE PERDUE (HAYATIN SESSIZLIGİNDE),
ASLI ERDOĞAN, TRADUIT
DU TURC PAR JULIEN
LAPEYRE DE CABANES,
144 P., ACTES SUD, 17 €